

FEDERATION NATIONALE DE LA LIBRE Pensee

*

**COLLOQUE DIDEROT
DE CLERMONT-DE-L'OISE
2-3 NOVEMBRE 2013**

DIDEROT, UN BOUILLONNEMENT POUR LA LIBERTE



INTRODUCTION

A la demande des organisateurs, m'échoit le privilège d'intervenir à la suite des brillants orateurs qui m'ont précédé et juste avant Pierre Chartier, le professeur émérite des universités, le président de la Société Diderot, le lauréat 2013 du prix de l'Académie française pour ses *Vies de Diderot* en trois volumes, qui conclura avec éclat cette réunion et que la Libre Pensée remercie encore d'avoir honoré de sa présence érudite nos travaux.

Diderot emporte son lecteur dans un texte aux méandres multiples, aux digressions inattendues. Si le lecteur accepte ce tourbillon parsemé de fulgurances, il débouche souvent sur une idée étonnamment moderne. Dans une communication du 26 juillet 1960, Roland Mortier montre bien la singularité de Diderot dans la pléiade des monstres sacrés du Siècle des Lumières français : « *Alors que Montesquieu, Voltaire, Rousseau et tant d'autres nous apportent une pensée élaborée, organisée, réduite à des schèmes cohérents, Diderot nous livre une pensée qui se fait devant nous, qui se cherche en tâtonnant, qui s'affronte à autrui, mais aussi à elle-même [...]* » écrit-il. Au fond, l'originalité et la difficulté de l'œuvre de Diderot viennent de ce que cet esprit de vif argent cherche à tâtons la vérité devant nous, sans *a priori*, comme le cuisinier de génie le plus contemporain prépare sous nos yeux un mets inattendu. Dès 1746, il commence ainsi sa XXIX^e pensée philosophique : « *On doit exiger de moi que je cherche la vérité, mais non que je la trouve.* » Peut-être que l'essentiel chez Diderot est autant le chemin que le but.

Mme Elisabeth de Fontenay achève l'avant-propos de son essai *Diderot ou le matérialisme enchanté* par ces mots adressés au lecteur contemporain du fils prodige du coutelier de Langres : « *nous portons dans notre histoire l'une des figures les plus embarrassantes de la philosophie, et nous l'avons contrainte à séjourner dans le passé, au pis en usant distraitemment de son énergie, au mieux en la traitant narcissiquement comme une anticipation de la modernité*

alors qu'elle est précisément l'avant-garde qui aujourd'hui nous fait défaut. »
Cette remarque nous paraît fort juste. Diderot ne doit pas être seulement un objet de commémoration ou, pire, de dévotion mais rester l'un de ceux qui éclaire nos pas en ces temps où la pensée dominante brille par sa vacuité insondable.

Pour les libres penseurs, Denis Diderot s'avère un matérialiste peu enclin à l'indulgence envers les religions ainsi qu'un forçat de l'universalisme doublé d'un progressiste à la vie aussi mouvementée que sa pensée. Ces points saillants sont loin d'épuiser la richesse d'une œuvre qui montre l'intérêt de Diderot pour la musique, le théâtre et la critique d'art qu'il fait accéder à la modernité.

DIDEROT, UN MATERIALISTE PEU AMENE AVEC LA RELIGION

L'influence de la philosophie sensualiste conduit Denis Diderot vers un matérialisme que conforte sa conviction de la supériorité de la science expérimentale pour percer les mystères de la nature. Tout naturellement, il professe un athéisme intelligent qui le pousse à critiquer la religion sans afficher un anticléricalisme radical à la manière de celui de Voltaire, qui nous plaît tant au demeurant. Beaucoup de libres penseurs partagent largement, aujourd'hui encore, le point de vue de Diderot.

Le matérialisme de Diderot

A peine entré par la petite porte dans le monde des lettres du Siècle des Lumières - il se fait d'abord remarquer pour ses travaux de traduction de l'*Histoire de Grèce* de Temple Stanyan, du *Dictionnaire universel de médecine et de chirurgie* de Robert James et surtout l'*Essai sur le mérite et la vertu* de Shaftesbury -, le bohémien Denis Diderot, venu de la « *canaille littéraire* » que méprise tant Voltaire, s'affirme matérialiste dès la publication de ses premières œuvres. Au départ, *Les pensées philosophiques* de 1746 se bornent à faire

l'apologie d'un déisme pleinement assumé. Par exemple, dans la pensée XVIII, Diderot fait l'éloge de la mécanique de la nature, qui est l'œuvre d'un grand architecte dévoilée par les physiciens de son siècle : « *Ce n'est que dans les ouvrages de Newton, de Muschenbroek, d'Hartzoeker et de Nieuwentit, qu'on a trouvé des preuves satisfaisantes de l'existence d'un être souverainement intelligent. Grâce aux travaux de ces grands hommes, le monde n'est plus un dieu, c'est une machine qui a ses roues, ses cordes, ses poulies, ses ressorts et ses poids.* » Au moyen de la figure rhétorique de la question qu'il affectionne tant, il nous livre le fond de ses convictions, à ce stade de sa réflexion, dans la pensée XVI qui renvoie alors dos à dos athées et croyants : « *On demandait un jour à quelqu'un s'il y avait de vrais athées. Croyez-vous, répondit-il, qu'il y ait de vrais chrétiens ?* » Compte tenu de la perversion du discours des religions monothéistes, la balance penche néanmoins plutôt en faveur des premiers que des seconds si l'on en juge par cette affirmation de la neuvième pensée : « *L'on serait assez tranquille en ce monde, si l'on était assez bien assuré que l'on n'a rien à craindre dans l'autre : la pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé personne, mais bien celle qu'il y en a un tel que celui qu'on me peint.* »

Trois ans plus tard, influencé par le sensualisme de Condillac et *L'essai sur l'entendement humain* de John Locke, Diderot, réfléchissant sur l'opération de la cataracte pratiquée par Réaumur sur une jeune fille, affiche son matérialisme dans *La Lettre sur les aveugles*. Si la cécité de l'aveugle-né de Puiseaux est compensée par le développement de ses autres sens, notamment le toucher et l'ouïe, elle constitue néanmoins un handicap pour appréhender des notions plus abstraites ou le bien-fondé de certains préceptes moraux. Ainsi, la pudeur qui oblige à couvrir son corps indépendamment du climat ou l'idée de beauté de « la création » n'ont pas de sens pour un non voyant. Diderot écrit « *Combien de principes pour eux [les aveugles] qui ne sont que des absurdités pour nous, et réciproquement ! Je pourrais entrer là-dessus dans un détail qui*

vous amuserait sans doute, mais que de certaines gens, qui voient du crime à tout, ne manqueraient pas d'accuser d'irréligion, comme s'il dépendait de moi de faire apercevoir aux aveugles les choses autrement qu'ils ne les aperçoivent. Je me contenterai d'observer une chose dont je crois qu'il faut que tout le monde convienne : c'est que ce grand raisonnement, qu'on tire des merveilles de la nature, est bien faible pour des aveugles. » Pour cela, Denis est jeté en prison, à Vincennes, en 1749.

Le choix philosophique de Diderot le conduit à considérer que la science expérimentale constitue la voie de la connaissance du monde qui nous entoure. Dès la rédaction des *Pensées philosophiques*, il fait l'éloge de la démarche scientifique et de la primauté de la raison. « *Ce qu'on n'a jamais mis en question n'a point été prouvé. Ce qu'on n'a point examiné sans prévention n'a jamais été bien examiné. Le scepticisme est donc le premier pas vers la vérité* », note-t-il à la trente-et-unième pensée. « *Grâce à l'extrême confiance que j'ai en ma raison, ma foi n'est point à la merci du premier saltimbanque.* » affirme-t-il à la cinquantième. Toutefois, il formalise son propos dans *Les pensées sur l'interprétation de la nature* de 1751. A la vingt-troisième, il dresse le constat qui dévalue la simple spéculation abstraite : « *Nous avons distingué deux sortes de philosophie, l'expérimentale et la rationnelle. L'une a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, saisit tout ce qui lui tombe sous les mains, et rencontre à la fin des choses précieuses. L'autre recueille ces matières précieuses, et tâche de s'en former un flambeau ; mais ce flambeau prétendu lui a, jusqu'à présent, moins servi que le tâtonnement à sa rivale, et cela devait être. L'expérience multiplie ses mouvements à l'infini ; elle est sans cesse en action ; elle met à chercher des phénomènes tout le temps que la raison emploie à chercher des analogies. La philosophie expérimentale ne sait ni ce qui lui viendra, ni ce qui ne lui viendra pas de son travail ; mais elle travaille sans relâche. Au contraire, la philosophie rationnelle pèse les possibilités, prononce*

et s'arrête tout court. Elle dit hardiment : on ne peut décomposer la lumière : la philosophie expérimentale l'écoute, et se tait devant elle pendant des siècles entiers ; puis tout à coup elle montre le prisme, et dit : la lumière se décompose. » Dans les pensées XIV et XV, il énonce à la fois l'objet de la science et la méthode qui la fonde : *« Je me représente la vaste enceinte des sciences, comme un grand terrain parsemé de places obscures et de places éclairées. Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limites des places éclairées, ou de multiplier sur le terrain les centres de lumières. L'un appartient au génie qui crée ; l'autre à la sagacité qui perfectionne. / Nous avons trois moyens principaux : l'observation de la nature, la réflexion et l'expérience. L'observation recueille les faits ; la réflexion les combine ; l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. Il faut que l'observation de la nature soit assidue, que la réflexion soit profonde, et que l'expérience soit exacte. »*

Pour autant, Denis Diderot n'est pas un matérialiste vulgaire. Fils turbulent de Hegel, le dialecticien Marx en sera convaincu. La polémique qui oppose Diderot à Helvétius à propos de son ouvrage *De l'homme* permet de le mesurer, même si le premier fait preuve d'une grande injustice envers le second, l'un des autres grands matérialistes des Lumières. Helvétius a, il est vrai, le mauvais goût de publier en 1758 un brûlot, *De l'esprit*, au moment où l'*Encyclopédie* connaît de graves difficultés. Dans l'essai de 1774 *Réfutation d'Helvétius*, qui se présente comme un réquisitoire sans pitié de chaque passage de l'œuvre de Helvétius, Diderot affronte ce dernier sur deux questions principales. D'une part, il conteste la conviction de son adversaire selon laquelle l'inné n'aurait aucune part dans la capacité des individus à accéder à la connaissance, seules les inégalités sociales expliquant l'ignorance du plus grand nombre. Si le point de vue de Helvétius est étonnamment moderne en ce qu'il justifie l'instruction publique pour tous, Diderot, nettement plus conservateur sur ce point, a beau jeu de dire que les individus ne naissent pas parfaitement égaux au regard de leurs

capacités intellectuelles. D'autre part, Diderot critique Helvétius parce que ce dernier fonde son matérialisme uniquement sur le sensualisme au point de faire reproche à John Locke d'être plus nuancé, nous allions dire plus subtil. Helvétius écrit : « *Juger est sentir* ». Denis répond : « *Cette assertion comme elle est énoncée, ne me paraît pas rigoureusement vraie. Le stupide sent mais peut-être ne juge-t-il pas.* » Ailleurs, il note : « *J'aurais dit à Épicure : Si tu ne crois pas aux Dieux, pourquoi les reléguer dans les intervalles des mondes ?* » Diderot est bien un matérialiste qui refuse l'idée de système au point de la reprocher à Epicure qui ne l'avait pourtant pas vraiment non plus.

Diderot face à la religion

Si Diderot énonce très tôt ses thèses matérialistes, il ne prend sérieusement position sur la religion que beaucoup plus tard. A la différence de Voltaire, « *l'Infâme* » le laisse assez longtemps en paix, intellectuellement sinon pratiquement. Ce n'est que plus de dix ans après la publication de la *Lettre sur les aveugles* qu'il s'attaque au scandale de l'enfer des couvents dans son roman *La Religieuse*, en 1760. Cette œuvre est, sans aucun doute, le fruit de la saga familiale des Diderot. Denis a une sœur dans les ordres et un frère prêtre. Lui-même a failli embrasser le métier de clerc pour reprendre un bénéfice vacant. Elle est surtout l'instrument d'un canular. En un temps où le bruit court dans Paris qu'une certaine Marguerite Delamarre entend quitter l'habit, Diderot tente de faire revenir à Paris le marquis de Croismare, un proche des philosophes, en lui adressant des lettres réputées écrites par l'amie d'une prétendue sœur Suzanne Simonin, qui, jetée au couvent contre son gré et victime des persécutions d'une abbesse tyrannique et perverse et de religieuses qui le sont autant, au point d'envisager le suicide, l'implore d'intervenir en sa faveur auprès du Parlement de Paris, en vue d'obtenir la révocation de ses vœux. Denis réalise ainsi « *une effroyable satire des couvents* », mettant en lumière la violence des conditions d'existence des nonnes. La facétie qui préside à la création du

personnage de Suzanne Simonin conduit Diderot à emprunter la voie de l'œuvre romanesque dont il souligne implicitement le caractère d'illusion pour dénoncer un système terrifiant parfaitement réel : « *Je vous entends, vous, monsieur le marquis, et la plupart de ceux qui liront ces mémoires : « Des horreurs si multipliées, si variées, si continues ! Une suite d'atrocités si recherchées dans les âmes religieuses ! Cela n'est pas vraisemblable, » diront-ils, dites-vous. [...] il plut à la Providence, dont les voies nous sont inconnues, de rassembler sur une seule infortunée toute la masse de cruautés réparties, dans ses impénétrables décrets, sur la multitude infinie de malheureuses qui l'avaient précédée dans un cloître, et qui devaient lui succéder [...]* » En quelque sorte, la fiction, avec ses invraisemblances, met au jour la réalité.

Diderot attend encore dix années pour traiter au fond de la religion comme force politique. Dans l'essai publié en 1774 sous le titre *Histoire des deux Indes*, s'appuyant implicitement sur l'enseignement de Machiavel, il montre comment le prince, avec le concours des « *superstitions* », combine la force et la ruse pour soumettre l'humanité. Il note aussi que leur collaboration peut connaître des éclipses qui sont des temps où l'on voit « *le sang ruisseler dans les rues* » et s'adresse « *à tous les souverains de la terre [pour] leur révéler la pensée secrète du sacerdoce.* » : « *Qu'ils sachent que si le prêtre s'expliquait franchement, il dirait : « Si le souverain n'est pas mon lecteur, il est mon ennemi. Je lui ai mis la hache dans la main, mais c'est à la condition que je lui désignerais les têtes qu'il faudrait abattre. » »* Il déduit de ce constat la nécessité de séparer le politique et le religieux : « *Il y aurait peut-être un remède : ce serait une si parfaite indifférence des gouvernements que sans égard à la diversité des cultes, les talents et les vertus conduisissent seuls aux places de l'Etat et aux faveurs du souverain.* » Comme il faut rendre à César ce qui est à César, Diderot n'est pas un précurseur en la matière même s'il est le premier, à notre connaissance, à fonder l'accès aux charges publiques sur les

seules qualités que reconnaîtront en cette matière les révolutionnaires français, la vertu et le talent. Dans son *Dictionnaire philosophique*, le déiste Voltaire avait, dix ans plus tôt énoncé le même principe : « *La religion [...] est la source de toutes les sottises et de tous les troubles [...] il faut [donc] séparer toute espèce de religion de toute espèce de gouvernement [...]* »

*

Les libres penseurs d'hier et d'aujourd'hui se sentent naturellement proches de Denis Diderot par delà les années qui les séparent. Certains, comme lui à ses débuts, sont demeurés déistes, et non des moindres. Nous pensons à Ferdinand Buisson, que la fédération de l'Oise de la Libre Pensée honore au printemps, mais aussi à quelques uns de nos amis protestants libéraux d'aujourd'hui. Beaucoup, comme il l'est rapidement devenu, sont matérialistes et tentent de protéger leur conviction philosophique du poison de la caricature en pratiquant le libre examen sans lequel la complexité du monde nous échappe. Tous, comme lui, estiment que la science expérimentale revêt une importance capitale. C'est pourquoi, les libres penseurs d'aujourd'hui mènent le combat pour la préservation de la liberté de la science qui doit demeurer à l'abri des dogmes et des puissances d'argent. Cet engagement s'est manifesté par l'organisation de colloques divers, dont l'un était consacré aux impostures pseudo-scientifiques, et par la publication d'un manifeste. Il se concentre en particulier sur la recherche sur l'embryon et les cellules souches embryonnaires que la nouvelle loi du 3 août 2013, à la différence de la précédente, autorise mais sous réserve de réunir des conditions si contraignantes qu'en pratique le régime actuel, selon nous, n'entraînera pas de modification substantielle par rapport à la situation antérieure d'interdiction assortie de dérogations. Enfin, plus d'un siècle après le vote de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, à l'élaboration de laquelle notre association a contribué de façon éminente, le combat pour la sauvegarde et l'approfondissement de l'émancipation de la

sphère publique de l'influence des religions demeure malheureusement d'actualité. La lutte contre le cléricalisme reste une nécessité dans une République laïque qui verse dix milliards d'euros à l'enseignement catholique.

DIDEROT, FORÇAT DE L'UNIVERSALISME ET PROGRESSISTE

Esprit fort de la république des lettres contraint en partie au silence par les autorités monarchiques - nombre de ses œuvres majeures paraîtront à titre posthume : *Jacques le fataliste* et le *Supplément au voyage de Bougainville* en 1796, *Le Neveu de Rameau* en 1823 et *Le Paradoxe du comédien* en 1830 -, Diderot se singularise dans la galerie de portraits du Siècle des Lumières français non seulement parce qu'il est une figure de proue du courant minoritaire de parti philosophique mené par la petite troupe des d'Holbach, Grimm, Galiani, Jaucourt et Naigeon mais aussi parce qu'il conduit à son terme, en dépit des obstacles de tous ordres, la livraison de l'*Encyclopédie*. L'année même où il achève ce monument, il ne craint pas d'élargir le champ des progrès à faire advenir.

L'aventure au long court de l'Encyclopédie

De 1751 à 1772, Diderot consacre l'essentiel de ses efforts à la réalisation d'un ouvrage singulier et tout à fait nouveau, que le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle a préfiguré et qui est l'enfant tentaculaire de la plus modeste *Cyclopaedia or Universal Dictionary of Arts and Science* en deux volumes du franc-maçon anglais Ephraïm Chambers, pour laquelle il a obtenu le privilège de traduction en français. Il en définit d'emblée l'objet dans le long article *Encyclopédie* du *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* : « *Le but d'une encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre, d'en exposer le système général aux hommes*

avec qui nous vivons et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été inutiles pour les siècles qui succéderont ; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent plus vertueux et plus heureux, et que nous ne mourrions pas sans avoir mérité du genre humain. » Diderot se place ainsi du point de vue de l'humanité toute entière dont le salut ne dépend pas des caprices du ciel mais du partage des connaissances dans une perspective de transmission de celles-ci des générations passées vers celles à venir. Cette chaîne d'union du genre humain dans le temps et dans l'espace a pour ambition d'améliorer la situation matérielle et morale des individus. L'universalisme paraît donc consubstantiel à l'esprit encyclopédique, tant dénigré de nos jours, notamment par les pseudos rénovateurs du système d'instruction publique.

Cet ouvrage inédit présente un double visage : il est à la fois un dictionnaire classique portant sur les arts, les sciences et les techniques et une arborescence des connaissances humaines résultant tantôt de notre perception, ce sont les connaissances directes, tantôt de notre réflexion, ce sont les connaissances réfléchies. Ces dernières procèdent de l'union et de la combinaison des premières et se rangent par grands domaines, eux-mêmes divisés en sections, tels que la philosophie, les sciences, parmi lesquelles figurent différentes branches, ou les arts. Dans le *Discours préliminaire*, d'Alembert, le compagnon des premières années de cette folle entreprise, explique clairement cette démarche tout à fait nouvelle : « *Notre âme s'occupe d'objets spirituels ou matériels, par des idées directes ou des idées réfléchies : la mémoire répond aux connaissances directes, la raison et l'imagination aux connaissances réfléchies [...] Pour concilier l'ordre encyclopédique et l'ordre alphabétique, on a employé trois moyens, le système figuré qui est à la tête de l'ouvrage, la science à laquelle chaque article se rapporte et la manière dont l'article est traité.* » Pour allier l'ordre alphabétique de la langue et celui de la

raison, Diderot et d'Alembert procèdent par renvoi d'un article vers d'autres, ce qui donne une cohérence à l'ensemble et permet au lecteur de naviguer sur cet océan de connaissances rassemblées en un seul ouvrage comportant dix-sept volumes de texte et onze de planches. Diderot s'étend sur l'importance des renvois dans l'article *Encyclopédie*. Il en dénombre quatre sortes : « *les renvois de choses [qui] éclaircissent l'objet* », ceux qui « *opposeront les notions, [...] feront contraster les principes* », ceux de l'homme de génie qui « *conduiraient ou à de nouvelles vérités spéculatives, ou à la perfection des arts connus ou à la restitution d'anciens arts perdus* », enfin, ceux, plus rares, présentant un caractère satirique ou épigrammatique. Dans tous les cas, Diderot préconise un usage abondant du procédé du renvoi : « *quelle que soit la nature des renvois, on ne pourra trop les multiplier* » écrit-il.

Pour Diderot le *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* ne peut être l'œuvre que d'une société de gens de lettre et d'artistes devant se placer à un niveau de vertu assez rare : être « *liés par l'intérêt général du genre humain et par un sentiment de bienveillance réciproque parce que ces motifs étant les plus honnêtes, ce sont aussi les plus durables.* ». Il considère qu'un homme seul ne peut y parvenir : « *Il ne peut être donné à un seul homme de connaître tout ce qui peut être connu.* » écrit-il. Il soutient également que les académies ne seraient en mesure de traiter qu'un seul aspect du projet encyclopédique qui a l'ambition d'être l'ouvrage rassemblant la totalité des connaissances humaines : celui de la langue, celui de « *l'Histoire profane, ancienne et moderne* », celui des sciences ou celui de la chirurgie. Il estime que les sociétés savantes dans leur ensemble présentent le même inconvénient d'avoir une vocation trop étroite pour mener à bien l'entreprise encyclopédique.

Dans la réalité, la société des gens de lettres existera bien. Elle comptera plus de cent cinquante contributeurs dont un nombre significatif d'étrangers. Néanmoins, elle ne sera pas à l'abri des difficultés, extérieures et intérieures. De

février 1752 à novembre 1753, la publication des volumes de l'*Encyclopédie* est interrompue sur pression des jésuites, qui, derrière Berthier, accusent très vite ses auteurs de plagiat et d'impiété dans le *Journal de Trévoux*. Dès cet instant, d'Alembert consacre l'essentiel de sa collaboration aux articles traitant des mathématiques. Au cours de la guerre de Sept ans, qui débute en 1756 et aboutira à la perte au profit de l'Angleterre de l'essentiel de colonies françaises entérinée par le traité de Paris de 1763, le vaste projet du *Dictionnaire des sciences, des arts et des métiers* connaît de plus sérieux obstacles. Les défaites militaires se succèdent. Un certain Damiens, probablement manipulé par les jésuites, blesse légèrement le roi à l'arme blanche, le 5 janvier 1757. Après avoir franchi l'écueil de la censure, le matérialiste Helvétius publie, en 1758, son ouvrage *De l'esprit* qui est mis rapidement à l'index. La conjonction de ces différents événements pousse le roi à durcir sa politique et fragilise la société des gens de lettres. D'Alembert s'en éloigne, d'autant que son article *Genève*, dans lequel il souligne la relative tolérance des pasteurs calvinistes mais dénonce l'interdiction des représentations théâtrales, soulève l'ire de Jean-Jacques Rousseau qui cesse sa collaboration à l'*Encyclopédie*, consistant à écrire des articles sur la musique (cent quatre-vingt environ), et se brouille avec Diderot. Surtout, le privilège délivré en vue de publier l'*Encyclopédie* est révoqué et le Parlement de Paris ordonne la saisie des papiers de Diderot. Malesherbes, alors directeur de la Librairie sauve l'entreprise mais la société de gens de lettres se réduit peu à peu à un petit cénacle de contributeurs fidèles qui portent le projet au prix de très grands efforts. Le chevalier de Jaucourt assure la rédaction de près du quart des articles du dictionnaire dit-on. Outre les travaux de correction des articles, Diderot lui-même en rédige probablement des milliers dont beaucoup ne sont toujours pas identifiés, comme le rappelle Mme Luca-Tsiomis dans son *Diderot, choix d'articles de l'Encyclopédie*, publié en 2001 par le Comité des travaux historiques et scientifiques du ministère de l'éducation nationale.

Comme les obstacles éditoriaux, dont l'attitude du libraire Lebreton, peu attentif à respecter scrupuleusement le texte de certains articles en un temps où le droit d'auteur n'existe pas, ne fut pas le moindre, les écueils pratiques ont également entravé la publication de l'*Encyclopédie*. Nous ne nous y arrêterons pas longuement. Robert Darnton a bien décrit les difficultés logistiques d'une entreprise audacieuse intellectuellement, politiquement et matériellement : pénurie de papier de chiffon, liaison complexe avec la Société typographique de Neuchâtel (STN), modalités de livraison des ouvrages de la Suisse vers la France puis auprès des nombreux souscripteurs.

La dénonciation de la colonisation

L'universalisme de Diderot se manifeste au-delà de la publication du *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* dans le domaine particulier de la dénonciation générale de la domination et plus particulièrement de la colonisation, qui est fondée sur une division du genre humain. Il en récuse le principe dans ses *Fragments échappés du portefeuille d'un philosophe*. Dans l'*Histoire des eux Indes*, un ouvrage collectif publié sans nom d'auteur à Amsterdam en 1770 auquel il a beaucoup contribué, il transforme cette pétition en « *violentes diatribes* » et en « *appel à la révolte* », pour reprendre les termes de Mme Elisabeth de Fontenay. Il y affirme que « *la véritable notion de propriété entraînant us et abus, jamais un homme ne peut être la propriété d'un souverain, un enfant la propriété d'un père, une femme la propriété d'un mari, un domestique la propriété d'un maître, un nègre la propriété d'un colon [...]* » A l'aide de la parabole des Hottentots, cette population de pasteurs nomades d'Afrique du Sud soumise au joug des Hollandais à partir du mitan du XVII^e siècle, il invite les peuples soumis à s'émanciper, même s'il mesure implicitement la difficulté de l'entreprise compte tenu de l'inégalité des forces en présence : « *Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez, enfoncez-vous dans vos forêts ! Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les*

monstres sous l'empire desquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être ; mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence et la liberté. »

De même, dans le *Supplément au voyage de Bougainville* rédigé en 1772, Diderot montre combien le bonheur des hommes habitant des contrées lointaines se trouve menacé par la conquête des pays européens. Le discours du vieux sage de Tahiti s'adressant aux siens au départ de l'expédition de Bougainville résume tout : « *Pleurez, malheureux Taïtiens ! Pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point. Taïtiens ! Mes amis ! Vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir ; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. / Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. »* Le dialogue entre l'aumônier de l'expédition et Orou, qui repose sur l'opposition entre l'homme réputé civilisé et le « bon sauvage », d'ailleurs pas si éloigné de celui que Marx et Engels décrivent dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, permet à Denis Diderot de dévoiler l'invraisemblance des affirmations dogmatiques et la perversion des religions monothéistes. Orou n'est pas dupe : « *Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature, et contraires à la raison ; faits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans mains, sans tête et*

sans outils ; qui est partout, et qu'on ne voit nulle part ; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus ; qui commande et qui n'est pas obéi ; qui peut empêcher, et qui n'empêche pas. Contraires à la nature, parce qu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. [...] Contraires à la loi générale des êtres. Rien, en effet, [ne] te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrie le changement qui est en nous. » Par la voix d'Orou, Diderot conteste également non pas les notions mêmes de justice ou de propriété mais le contenu qu'il leur a été donné : « [...] car aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de justice et de propriété ; d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses ; d'unir aux actions ou d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est jaloux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle, on ment [...] » Cet échange entre l'aumônier et Orou s'achève par cette sagesse qui devrait imprégner ceux qui ont une influence dans le concert des nations : « *Imitons le bon aumônier, moine en France, sauvage dans Taïti.* »

*

L'énergie dépensée par Diderot pendant plus de deux décennies pour mener à bien la publication du *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* n'a pas pour but principal comme d'aucuns le soutiennent à tort de lui procurer les subsides nécessaires à son existence. La mise en perspective de ce travail titanesque avec ses prises de position contre la colonisation des peuples lointains délivre un message d'une tout autre portée que la triviale recherche de sa pitance. Comme il le soutient dès la publication de l'article *Encyclopédie*, l'universalisme de la connaissance n'est que l'expression dans l'ordre de la pensée de l'universalisme du genre humain. Si l'humanité est diverse, son unité profonde interdit la domination d'un peuple sur un autre. La religion est l'un des

instruments de cette domination comme elle est l'un des moyens d'entraver la compréhension du monde qui nous entoure.

Les libres penseurs d'aujourd'hui comme ceux d'hier chantent ce refrain à l'unisson avec Denis Diderot. Conformément à l'idéal républicain, que l'esprit encyclopédique a contribué à forger - songeons à la place qu'occupe dans notre Panthéon Pierre Larousse ou Emile Littré -, ils considèrent que l'accès à la connaissance, au moyen notamment du jeu de miroir fécond entre ses différents domaines que les encyclopédistes ont tant pratiqué, constitue un point d'appui de tout processus d'émancipation de l'individu, plus largement de la société et de l'humanité dans son ensemble. C'est pourquoi ils accordent tant d'importance à la défense de l'école publique. Elle seule doit recevoir des fonds publics. Elle seule doit demeurer le lieu d'instruction pour tous. Elle doit être, à cette fin, préservée des influences extérieures que la dislocation des rythmes scolaires, par exemple, va nécessairement laisser pénétrer en son sein. Elle doit redevenir le sanctuaire de la transmission des connaissances. A cet égard, tous les élèves sont en droit de recevoir une instruction leur permettant de maîtriser la lecture et le calcul à la fin de l'enseignement élémentaire – nous en sommes loin - et d'accéder à un récit cohérent de l'Histoire ainsi qu'aux grandes œuvres littéraires et philosophiques durant l'enseignement secondaire - les programmes n'y contribuent pas. Comme d'autres figures de la République des lettres, Diderot devrait tenir une place de choix dans ces programmes.

DIDEROT, L'ARTISTE SENTIMENTAL

Le forçat de l'*Encyclopédie* inscrit à son actif tant d'ouvrages littéraires ou consacrés aux arts que la tâche des maîtres devrait en être facilitée. Nous achèverons donc notre propos sur cette partie importante de l'œuvre d'un

homme en proie au jeu des sentiments, notamment dans ses relations avec les femmes.

La passion des femmes

Les femmes occupent, à certains égards, une place aussi importante que celle des hommes de lettre dans la vie de Diderot. D'Antoinette, qu'il épouse secrètement, il écrit un quart de siècle plus tard : « *Je rencontre sur mon chemin une femme belle comme un ange.(...) J'en ai quatre enfants ; et me voilà forcé d'abandonner les mathématiques que j'aimais, Homère et Virgile que je portais toujours dans ma poche, le théâtre pour lequel j'avais du goût ;(...)* » L'union une fois scellée, Diderot doit à la fois travailler comme un forçat pour nourrir sa famille et partager l'existence d'une épouse inculte alors qu'à ses yeux seules comptent les femmes d'esprit. Il s'évade du malheur conjugal en écrivant son œuvre et en nouant plusieurs liaisons. La plus étrange est celle qu'il entretient avec Sophie Volland, de 1755 à 1763. Empreinte de jalousie et troublée par la présence de la sœur de Sophie, elle est le support d'un échange épistolaire abondant d'où le souci littéraire n'est pas absent pour Diderot, qui alterne dans cette correspondance confessions intimes et réflexions philosophiques.

Deux autres femmes laissent une marque indélébile dans la vie de Denis : sa fille, Angélique de Vandeuil, qui lui consacre l'essentiel de ses *Mémoires* et Catherine II de Russie. En 1762, par l'entremise de Voltaire, celle-ci propose à Diderot de venir achever l'*Encyclopédie* à Saint-Pétersbourg. Peu attiré par les voyages, il n'accepte de s'y rendre qu'en 1773, pour quelques mois seulement, dans le seul but de plaire à une impératrice généreuse qui lui a acheté 15.000 livres, en 1765, sa bibliothèque dont il conserve la jouissance jusqu'à sa mort. Fine politique, elle lui demande en contrepartie de lui signaler les talents de Paris, dans l'espoir de les attirer auprès d'elle de manière à affaiblir la France.

Diderot excelle infiniment moins bien en ce domaine qu'en celui des travaux de plume.

Le goût de l'art et de la littérature

A côté de son œuvre proprement philosophique, Diderot explore, de façon novatrice, les domaines artistique et littéraire. Passionné de musique en un temps où l'évolution des instruments et la modification des règles de notation sont à l'ordre du jour, il est l'un des protagonistes de la querelle qui oppose l'école française de Lulli à celle de l'italien Pergolèse, les partisans de la seule mise en scène des drames mythologiques à ceux de la représentation des sentiments ordinaires. Il soutient, sans dogmatisme, le camp des modernes, applaudissant à l'opéra pastoral de Rousseau et aux pièces de Gluck mais aspirant à concilier Rameau et la nouvelle école.

Il inaugure aussi la critique d'art telle que nous la concevons. De 1759 à 1781, il livre huit *Salon(s)*, où l'émotion face à l'œuvre est soulignée. Pour mieux la faire partager au lecteur, Denis donne ses impressions d'après ses souvenirs. Parfois, il est particulièrement sévère. Ainsi, il éreinte *Les grâces enchaînées par l'Amour* de Carle Van Loo dont le neveu, Louis-Michel, nous a laissé de lui un portrait magnifique. Il écrit à son ami Grimm : « *Ah ! Mon ami, quelle guirlande ! Quel Amour ! Quelles Grâces ! Il me semble que la jeunesse, l'innocence, la gaieté, la légèreté, la mollesse, un peu de tendre volupté, devaient former leur caractère ; c'est ainsi que le bon Homère les imagina et que la tradition poétique nous les a transmises. Celles de Van Loo sont si lourdes, mais si lourdes ! L'une est d'un noir jaunâtre ; c'est le gros embonpoint d'une servante d'hôtellerie et le teint d'une fille qui a les pâles couleurs. Les brunes piquantes comme nous en connaissons ont les chairs fermes et blanches, mais d'une blancheur sans transparence et sans éclat ; c'est là ce qui les distingue des blondes dont la peau fine, laissant quelquefois*

apercevoir les veines éparses en filets déliés et se teignant du fluide qui y circule, en reçoit en quelques endroits une nuance bleuâtre. Où est le temps où mes lèvres suivaient sur la gorge de celle que j'aimais ces traces légères qui partaient des côtés d'une touffe de lis et qui allaient se perdre vers un bouton de rose ? Le peintre n'a pas connu ces beautés. [...] Je vous dirai des Grâces de Van Loo ce que je vous disais il y a quatre ans de sa Médée : c'est un chef-d'œuvre de teinture, et je ne pense pas que l'éloge d'un bon teinturier serait celui d'un bon coloriste. »

Qu'il s'agisse de son œuvre théâtrale ou romanesque, Denis est à la fois victime de l'incompréhension de ses contemporains et hanté, à partir des années 1760, par l'idée qu'il n'écrit que pour la postérité. En 1757 et 1758, il conçoit successivement deux pièces pour la scène : *Le Fils naturel* et *Le Père de famille*, la première n'étant donnée à voir au public qu'en 1771. Quand Voltaire voit dans le théâtre un art d'ornement où la raison le dispute aux passions, Diderot le considère comme un moyen de se livrer tout entier, au point qu'il est lui-même un acteur en perpétuelle représentation. Toutefois, contrairement à l'idée dominante de son époque, il affirme dans *Le Paradoxe sur le comédien*, un essai pétillant de verve et d'esprit édité en 1830 seulement, que l'interprète du drame ou de la comédie se dédouble. C'est le « *paradoxe du « mentir-vrai » »* comme l'écrit Gerhardt Stenger dans son *Diderot, combattant de la liberté*. Si l'acteur s'identifie au personnage au moyen de sa sensibilité, il provoque alors chez le spectateur un sentiment vrai de sympathie ou d'antipathie envers le rôle joué sur la scène. Au fond, Diderot transpose dans le domaine du théâtre l'idée selon laquelle la fiction permet d'accéder à la réalité la plus profonde qu'énonce l'amie de Suzanne Simonin dans *La Religieuse*.

Les romans de Diderot connaissent un sort comparable. Si l'on excepte *Les Bijoux indiscrets* (1748), une œuvre de jeunesse légèrement libertine qui se déroule dans un Congo de fantaisie, ou des pièces des années

1770 (*Entretien d'un père avec ses enfants ; Les Deux amis de Bourdonne ; Regrets sur ma vieille robe de chambre*), les autres sont publiés après sa mort. *Le Neveu de Rameau*, remanié plusieurs fois, est livré au public en Allemagne, en 1805 seulement, grâce à Goethe. Dans cette œuvre, Diderot s'emploie, comme dans *La Religieuse*, à renouveler la forme romanesque, influencé par Richardson. C'est le dialogue du fou et du philosophe, dans lequel Denis revendique la part de l'artiste qui sommeille en lui. *Jacques le fataliste et son maître* est aussi un entretien, celui d'un maître et de son serviteur, blessé à la bataille de Fontenoy (1745), au cours d'une errance où l'on raisonne de tout, au travers d'aventures et récits multiples. Au retour de cette victoire française Jacques raconte à son maître sa rencontre avec un chirurgien, qui lui propose de soigner son genou blessé, et sa compagne. Celle-ci tombe du cheval du chirurgien en raison de la maladresse de ce dernier. Dans cette scène, Jacques regarde l'existence comme le fruit d'une volonté supérieure contre laquelle personne ne peut rien : « « *Consolez-vous, ma bonne, il n'y a ni de votre faute, ni de la faute de M. le docteur, ni de la mienne, ni de celle de mon maître : c'est qu'il était écrit là-haut qu'aujourd'hui, sur ce chemin, à l'heure qu'il est, M. le docteur serait un bavard, que mon maître et moi nous serions deux bourrus, que vous auriez une contusion à la tête et qu'on vous verrait le cul... » » Son maître tente de lui démontrer que les choses ne sont pas aussi simples : « *Tu pourrais avoir raison. Mais ce chirurgien impertinent est cause que te voilà encore sur une charrette avec tes camarades, loin de l'hôpital, loin de ta guérison et loin de devenir amoureux.* » Diderot, quant à lui, indique au lecteur qu'il est le seul à écrire le destin de Jacques et de son maître : « *Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? D'embarquer Jacques pour les îles ? D'y conduire son maître ? De les ramener tous les deux**

en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes ! Mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai. »

*

Les libres penseurs ne sont pas insensibles à ces questions. En l'espèce d'ailleurs, il serait réducteur de leur part de n'envisager qu'un aspect de l'œuvre de Diderot qui présente au fond une assez grande unité en dépit de ses multiples facettes. Animés par l'envie d'examiner toutes les affaires humaines au prisme de l'esprit d'examen, ils s'intéressent à l'art et la littérature. Notre mensuel *La Raison* publie parfois des articles consacrés à des différents auteurs. Récemment, notre revue *L'Idée libre* était consacrée à la question suivante : Y-a-t-il un art religieux ? Nous répondons naturellement non. Au-delà de la représentation, seule importe la sensibilité ou l'esprit de détournement qui préside à l'acte créateur. Nous ne sommes pas loin de Diderot.

Je vous remercie.